

Quarante-huit ans après, au Casino de Paris

La rentrée de Tino

Pour Tino Rossi – où il fait ce soir sa rentrée – le Casino de Paris, c'est « The right place » pour « The right man ». C'est là qu'il est né, non pas à la vie (c'est Ajaccio), non pas à la chanson (c'est à Marseille), mais à la gloire.

PAR RAYMOND CASTANS

On peut fixer très exactement la date de l'événement : le 14 octobre 1934. Soir de première au Casino de Paris de la revue à grand spectacle « Parade de France » d'Henri Varna, qui fut pour Tino ce qu'avait été quelques années plus tôt au Théâtre des Champs-Élysées la revue « nègre » de Joséphine Baker, la petite inconnue de Harlem, projetée en une nuit de Paris au faite de la renommée.

Tino, dans « Parade de France », avait à assurer deux numéros : le tableau corse et le tableau africain. Pour les Parisiens de l'époque, la Corse, l'Afrique, c'était pareil ou presque. C'étaient des « France » de là-bas, loin ! A son premier passage, Tino devait chanter deux chansons *Vieni Vieni* et *Corse île d'amour*. Ce qui se passa ce soir-là dans la vieille salle de la rue

de Clichy bourrée jusqu'aux cintres fut tout simplement fabuleux. Marc Cab, qui y était, me l'a raconté. Quand Tino eut fini de filer sa dernière note, il y eut un silence profond qui dura bien vingt secondes. Et puis soudain le déferlement, le fracas, les applaudissements, les acclamations. Toute la salle debout. Les femmes pleurant, les hommes criant bravo ! Quelques jours plus tard, par la grâce de la radio et de millions de disques vendus, la France entière chantait en patois corse *Tou sei bella bella bella ! A Sète où j'étais collégien, tous les pick-up de toutes les terrasses de cafés chantaient Vieni Vieni à longueur de journée. Un autre collégien de la ville raconta souvent qu'il avait été marqué à vie par le phénomène et qu'il en avait conservé pour Tino une admiration « fervente et inconditionnelle ». C'était Georges Brassens.*

Fées et magicien

Cette passion nationale n'était pas près de s'éteindre. Après *Vieni Vieni*, c'était *Marinella* puis *Tchi-Tchi* puis des dizaines d'autres. Tino chantait, chantait et les Françaises se pâmaient. Chaque courrier apportait au chanteur des dizaines de milliers de déclarations d'amour. Un mari lui dit un jour dans une lettre : « *Ma femme vous écrit tous les jours. Je vous en prie, répondez-lui une*

fois et dites-lui qu'elle n'a rien à espérer. »

Pendant vingt ans, Tino fut ainsi le petit fiancé de la France.

A l'origine de ce conte de fées, il fallait bien un magicien. C'était Vincent Scotto. C'est lui qui le premier sut deviner le formidable avenir du jeune chanteur corse. Il le présenta très vite à deux amis marseillais de Paris, à Henri Varna, aussi blanc que

Scotto était noir et qui régnait sur Mogador et sur le Casino. Ensuite à son ami Marcel Pagnol, qui aussitôt devint le supporter numéro un de Tino.

Tino était d'ailleurs pour Pagnol un ami plein de ressources. Dans les années de restrictions alimentaires qui suivirent la Libération, Marcel Pagnol, récemment élu sous la coupole avait reçu de Corse un colis de figatelli. Mais comment les préparer ? Tino, qui passait par là, expliqua à Marcel

que les figatelli, ça se fait à la broche.

– *Et voilà, lui dit Tino, tu as bien une cheminée, mais tu n'as pas de broche.*

– *Je n'ai pas de broche, c'est vrai, dit Marcel, mais j'ai l'épée de l'Académie.*

Et on mangea ce soir-là rue Fortuny les figatelli, grâce à cette épée qui, pour une fois, avait trouvé une raison d'être autre que décorative.

Succès ininterrompu

1934-1982. Un demi-siècle ou presque de succès. Cette longue marche jamais interrompue au milieu des acclamations, Tino l'a accomplie sans jamais rien changer à sa façon de vivre, sans jamais perdre une once de son bon sens. A Denise Glaser qui lui demandait : « *Est-ce que vous vous considérez comme une grande vedette ?* », Tino répondit simplement : « *Oui.* »

Ce n'était pas de l'affectation. Ce n'était pas de la prétention. C'était simplement le refus de la fausse modestie.

Tino m'a raconté comment il avait eu pour la première fois à Ajaccio le sentiment de son succès : « *Lorsque j'étais enfant, puis adolescent, me dit-il, tous les jours vers cinq heures un chanteur de rue aveugle passait devant la boutique de tailleur de mon père, une main tendant une sébille, l'autre appuyée sur l'épaule de sa femme qui le guidait. Et d'un bout de l'année à l'autre il chantait : Le Temps des cerises. Et puis je suis parti pour le continent. J'ai chanté à Marseille, à Paris, un peu partout. Un*

jour, je suis revenu à Ajaccio et j'étais dans la boutique de mon père quand, vers cinq heures, j'ai vu réapparaître le chanteur aveugle, que j'avais complètement oublié. Il était devenu très vieux. Mais il ne chantait plus Le Temps des cerises. Il chantait Marinella. Ce jour-là, conclut Tino, j'ai compris que j'avais réussi. »

Il y a quelques mois, une revue de l'intelligentsia américaine, analysant le phénomène Elvis Presley, expliquait l'extraordinaire carrière du rocker génial par diverses raisons : le goût de la violence chez les jeunes, la guerre du Vietnam, le racisme, la drogue, la perspective de l'apocalypse nucléaire, etc. Un lecteur lui écrivit : « *Je crois que vous oubliez une raison importante : Elvis Presley chantait très bien.* »

A ceux qui, après cinquante ans, s'interrogent toujours sur l'éternel succès de Tino Rossi, je crois qu'on pourrait donner la même explication : il y a un détail qu'il ne faut jamais oublier : Tino Rossi chante très bien.

R. C.